

Récit de fiction

Figures – Marie B.

1 Nous étions dans cette cave depuis au moins une semaine. Il y avait les
voisins, enfin ceux qui étaient restés parce que beaucoup étaient partis. C'est
ce que me disaient mes parents, mais moi, je savais bien qu'ils n'avaient pas
tous réussi à fuir et que beaucoup étaient morts, j'avais entrevu des corps,
5 allongés sur le trottoir, un jour où nous étions sortis respirer. Ma mère m'avait
rapidement enfoui le visage dans sa jupe pour m'épargner une horreur que je
savais déjà. Nous remontions parfois quand il y avait une trêve, mon père
sortait plus souvent pour chercher de l'eau, des provisions ou simplement
fumer une cigarette. Les bombardements étaient fréquents et imprévisibles.
10 Et puis un matin, il redescendit avec deux sacs à dos, ceux que nous prenions
pour les vacances, dans notre vie d'avant la guerre. Cela faisait plusieurs jours
que mes parents parlaient à voix basse, en regardant une grande carte rou-
tière, je savais que nous allions partir, je ne savais pas où nous allions mais je
savais que ce serait long et dangereux. Je regardais les sacs, et ils me rassu-
15 raient : c'était ceux que nous remplissions joyeusement quand nous partions
pleins d'insouciance. Dans notre vie d'avant. Il n'y aurait plus jamais la vie
d'avant. Nous sommes sortis de la cave, il n'y avait pas d'avion au-dessus de
la ville et la rue était sinistrement calme. Nous avons longé mon école dont le
toit s'était effondré sur un tas de gravats, les immeubles où habitaient mes
20 amis, je les imaginais terrés dans leur cave, comme moi tout à l'heure, ou bien
partis eux aussi sur une route incertaine, ou pire encore. Le jardin public était
dévasté, les buissons gisaient les bras brûlés tendus vers le ciel. Dans cette
vie d'avant nous venions y jouer, et à l'heure du goûter, fatigués, poussiéreux,
nous nous asseyions tous en cercle, pour engloutir, ravis, les gâteaux déli-
25 cieux que nos mères avaient apportés. Nous sommes sortis de la ville, Papa
portait sur son dos les deux sacs, Maman et moi le suivions, nous marchions
vite, nous ne parlions pas, attentifs au moindre bruit. Nous avons traversé des
champs, des déserts, nous nous arrêtions parfois à un point d'eau pour
prendre un peu de force. Je m'endormais rapidement. Je n'ai jamais vu mon
30 père dormir. Il était inquiet. Nous ne restions pas longtemps au même endroit.
À peine reposés, nous repartions vers un but que je voyais inatteignable.

Et nous voilà un soir à la porte d'un grand camp de toile. Nous attendîmes
des heures, au milieu de tant d'autres. Papa discuta longtemps avant que l'on
nous laisse entrer. Nous pûmes enfin nous laver, à l'eau tiède, frêle instant de

35 bonheur où la mousse odorante de ce petit savon me rappela la vie d'avant. Trois matelas dans le coin d'une grande tente, et le repos, enfin. Saufs. Papa tournait en rond, il discutait avec les hommes du campement, longtemps, et c'étaient d'interminables conciliabules avec Maman, quand il croyait que je dormais. Maman pleurait et Papa la prenait dans ses bras, la berçant douce-
40 ment. Alors nous avons quitté ce camp. Nous avons attendu sur le port pour prendre le bateau, la mer était calme, nous avons de la chance, il n'y eut pas de drame. Nous avons débarqué dans un port. Nous étions si nombreux à attendre. Il y avait des enfants et nous nous observions, nous étions fatigués, nous n'avions même pas le courage de jouer. Nous sommes montés dans un
45 ferry jusqu'à une autre terre et nous avons marché, nous n'étions plus seuls, nous étions des milliers à marcher dans la boue. Il pleuvait sans cesse, nous étions trempés quand nous sommes arrivés devant ce mur de barbelés gardés par des soldats. Nous étions assis dans la boue. Il y avait des vieux portés par leurs enfants, traînés dans des fauteuils roulants qui s'embourbaient, il y
50 avait des bébés qui hurlaient de fatigue, des mères qui les berçaient fixant ce fichu mur, il y avait le regard des enfants, fatigués, frigorifiés, perdus. Il y avait mon regard. Nous avons tellement scruté ce mur, tellement imploré qu'il s'est enfin ouvert. Nous sommes passés de l'autre côté. L'étau d'angoisse qui oppressait Papa et Maman s'est un peu desserré, nous avons retrouvé des
55 voisins, j'étais contente de revoir des amis. Nous sommes montés dans un train, dans la gare il y avait des gens qui nous distribuaient des couvertures, des vêtements. Nous avons perdu un de nos sacs à dos au moment d'embarquer dans le bateau et nous manquions de tout. Ma mère essayait de trouver des chaussures à sa taille, mon père un pantalon plus chaud et moi j'ai pu
60 troquer mon vieux manteau tout déchiré pour un autre, un peu trop grand ; dans la poche j'y ai trouvé des bonbons et un bout de papier plein de petits cœurs. Et puis le train a démarré, nous roulions dans la campagne, il y avait du vert, du bleu foncé, du brun, de grands arbres, et de petits villages isolés et tranquilles, j'étais loin de ma ville, de son marché couvert et des parfums
65 d'épices, loin de cette campagne sèche que nous avons traversée, loin de ces bosquets de résineux que les mules broutaient, loin de ma vie d'avant. Je ne reconnaissais rien, tout était étrange et la nourriture que l'on nous distribuait régulièrement ne me réconfortait pas. Nous sommes enfin montés dans un car qui devait nous conduire au bout de notre voyage : un village au milieu des
70 champs, dans un pays que je ne connaissais pas. Nous étions en France. Il y avait beaucoup de gens pour nous accueillir. Ils avaient tous l'air très gentil. Ils nous parlaient une langue que je ne comprenais pas. Papa parlait anglais, il traduisait tant bien que mal pour Maman et moi. Nous étions serrées l'une contre l'autre, j'étais affolée. Nous étions arrivés et cela n'avait vraiment rien

75 de rassurant. Nous avons découvert notre nouvelle maison, dans ce village à
des milliers de kilomètres de chez nous, je ne comprenais pas comment tous
ces gens que nous ne connaissions pas, que nous ne comprenions pas,
avaient préparé notre arrivée, repeint les murs, installé des lits ; il y avait même
80 une poupée, assise sur la couverture, qui m'attendait en souriant, les bras
tendus. Mais cette maison était si étrange, C'était blanc, c'était carré, propre,
mais ce ne pouvait pas être chez moi. Où étaient les coussins de soie, le ser-
vice en argent ciselé, les tapis, les photos, et tous ces souvenirs de nous et de
notre famille de ceux qui nous avaient précédés et de ceux que nous avons
laissés ? Nous étions comme des manchots sur la banquise, maladroits et
85 guindés. Je me sentais si seule, si seule sur cette nouvelle planète, si accueil-
lante mais si bizarre. Le premier jour d'école, je me retrouvais au milieu de la
cour avec sur le dos le cartable que toutes ces gentilles personnes avaient
rempli de cahiers, de crayons. Il y avait aussi une jolie trousse pleine de petits
personnages bleus. Étrange aussi. Les enfants m'entouraient, ils me parlaient
90 un charabia plein de sourires un peu forcés. J'étais l'attraction, et je n'aimais
pas ça. La maîtresse m'accueillit avec un grand sourire, je voyais bien qu'elle
ne savait pas trop quoi faire. Maman m'avait expliqué que je serai dans une
classe avec des enfants de mon âge, mais qu'une dame de l'association vien-
drait m'apprendre le français. Tout cela me semblait si compliqué, une sorte
95 de mur, encore un, impossible à franchir. La maîtresse écrivait au tableau, de
drôles de signes, mais dans quel sens doit-on les lire ? Une carte de France,
immense. Je regarde par la fenêtre, où est mon école sous les pierres ? Où est
mon pays ? Je veux disparaître aussi, sous les pierres ou au fond de cette mer
où tant de mes amis se sont noyés. Et puis soudain, les chiffres, je les recon-
100 nais, je me souviens du tableau noir où s'additionnaient, se soustrayaient les
mêmes chiffres. Je m'accroche à ce petit rocher, je me maintiens la tête hors
de l'eau. Je me lève et je vais au tableau, tout le monde regarde, la maîtresse
me donne la craie et j'additionne, je soustrais, je divise et je multiplie, j'écris
des chiffres, des chiffres, la maîtresse sourit, je suis dans la classe, j'ai accro-
105 ché un fil, je le tiens, je le tire, je vais y arriver, j'apprivoiserai cet alphabet, je
comprendrai les mots, je construirai des phrases. Rien ne m'arrêtera. Je n'ou-
blierai jamais, j'ai toute la vie pour retourner dans mon pays mais en attendant
je vais apprendre à vivre ici. Je vais construire ma vie d'après.

<https://short-edition.com/fr/oeuvre/nouvelles/figures>

Questionnaire

Question 1

Selon toi, l'histoire que tu viens de lire est-elle vraisemblable (possible dans la réalité) ?

Entoure la bonne réponse : OUI NON

Justifie ta réponse par un argument personnel.

Question 2

Le récit s'intitule FIGURES

Explique le rapport entre le titre et l'histoire.

Question 3

Qui est le narrateur de ce récit ? Est-ce un garçon ou une fille ?

Cite un élément du texte qui t'a permis de répondre à cette question.

Question 4

Les événements suivants ne sont pas racontés dans l'ordre chronologique.

Replace par ordre chronologique, le numéro des différentes actions proposées dans la ligne du temps ci-dessous.

1. Arrivée et installation dans un campement.
2. Traversée sur un ferry jusqu'à une autre terre.
3. Souvenir des moments heureux de sa vie d'avant.
4. Traversée de la ville sinistrée par les combats.
5. Volonté de se reconstruire et espoir d'une vie meilleure.
6. Sortie de leur refuge.
7. Prise de contact avec ses nouveaux condisciples et son enseignante.

		3				
--	--	---	--	--	--	--

Question 5

« Nous repartions vers un but que je voyais inatteignable. » (Ligne 31)

Quel est le but inatteignable mentionné par le narrateur ?

Pour quelle raison qualifie-t-il ce but « d'inatteignable » ?

JUSTIFIE ta réponse par un argument personnel.

Question 6

« Papa tournait en rond, il discutait avec les hommes du campement, longtemps, et c'étaient d'interminables conciliabules avec Maman, quand il croyait que je dormais. » (Ligne 36)

D'après le contexte, quel mot pourrait remplacer le mot « conciliabules » ?

ENTOURE la bonne proposition.

- a) Propositions
- b) Disputes bruyantes
- c) Conversations discrètes
- d) Négociations

Formule une justification

Question 7

Des élèves qui ont lu ce récit ont exprimé les avis suivants :

- a) Je pense que l'auteure veut nous sensibiliser aux dangers de la guerre.
- b) Je pense qu'elle souhaite nous montrer que les voyages forment la jeunesse.
- c) Je pense que l'auteure veut nous montrer que rien n'est impossible, qu'avec de la volonté, on atteint ses objectifs.
- d) Je pense qu'elle veut faire voyager ses lecteurs.

ENTOURE la proposition qui te semble le mieux convenir à l'intention de l'auteure.

JUSTIFIE ton choix de manière personnelle en complétant la phrase ci-dessous.

Je choisis l'avis _____ parce que :

Question 8

« Je veux disparaître aussi, sous les pierres ou au fond de cette mer où tant de mes amis se sont noyés. » (Ligne 98)

Pour quelle raison le narrateur est-il envahi par de telles pensées ?

A quels éléments personnels de la vie du narrateur cet extrait fait-il appel ?

- a) -----

- b) -----

Question 9

« Je m'accroche à ce petit rocher. » (Ligne 101)

A quel élément se rapporte cette métaphore « ce petit rocher » ?

Question 10

A la fin du récit, dans quel état d'esprit est le personnage principal ?

Justifie ta réponse à l'aide de deux éléments du texte.

- -----

- -----

Question 11

« Et nous voilà un soir à la porte d'un grand camp de toile. Nous attendîmes des heures, au milieu de tant d'autres. Papa discuta longtemps avant que l'on nous laisse entrer. Nous pûmes enfin nous laver, à l'eau tiède, frêle instant de bonheur où la mousse odorante de ce petit savon me rappela la vie d'avant. »

A qui ou à quoi correspondent les anaphores soulignées ?

Nous : -----

Autres : -----

On : -----

Où : -----

Me : -----